

PARIS MATCH

Ojd : 750680

151 RUE ANATOLE FRANCE
92598 LEVALLOIS PERRET CEDEX

Tel: 01 41 34 60 00
30AVR/6MAI 2003

(Hebdo)
FR -0076649550-

Argus de la presse PARIS

Copie interdite sans autorisation du C.F.C.

Match Paris

«Al-Qaïda est un gang, une mafia,
une machine à fric pour Ben Laden.

Omar Sheikh, l'assassin de Pearl,

est l'un des financiers des attentats du 11 septembre»



C'est un travail unique, encore jamais mené en France. Au terme d'une année d'enquête, Bernard-Henri Lévy s'est fait Janus pour mieux se glisser dans la peau de deux personnages clés : la victime et le bourreau. Daniel Pearl, 38 ans, est ce journaliste juif et américain enlevé le 23 janvier 2002 à Karachi, au Pakistan, et assassiné une semaine plus tard. Qui l'a tué ? Pourquoi ? Comment ? Ce sont les questions centrales du livre de BHL. Mais c'est aussi le point de départ d'un extraordinaire enchaînement qui le pousse à s'intéresser à Omar Sheikh, l'instigateur de l'enlèvement. Ce jeune homme de 29 ans, anglais d'origine pakistanaise, est un parfait exemple d'intégration. Apparemment... Sauf qu'un jour il épouse les idées des fous de Dieu et commet l'irréparable. Pour mener à bien son enquête, Bernard-Henri Lévy a rencontré parents et amis de ces deux personnages. Il s'est rendu à plusieurs reprises au Pakistan, mais aussi en Inde, en Bosnie, à Dubaï, à Londres dans la famille de l'assassin, en Californie pour rencontrer celle de la victime. Il reconstitue heure par heure ce qui se passe dans la tête de Pearl et dans celle de ses geôliers, avant, pendant et après l'enlèvement. Il entre dans leur intimité et dévoile leur quotidien. Et surtout, reprend l'enquête de Pearl, l'homme qui en savait trop, là où il l'avait laissée. On fait alors la connaissance de sombres figures du terrorisme international impliquées dans les attentats du 11 septembre et qui, en toute quiétude, préparent la suite. Au final, « Qui a tué Daniel Pearl ? » (éd. Grasset) est un livre qui se lit comme un polar. Découpé en six parties, il démonte les mécanismes implacables qui ont conduit au crime. Le lecteur suit l'enquête presque jour par jour : ses avancées, ses fausses pistes, les tentatives de manipulation dont l'auteur est la victime, les témoins qui se dérobent, des archives qui disparaissent, des amis qui conseillent, des inconnus qui avertissent. L'auteur ne cache rien, et surtout pas ses propres doutes, ses hésitations ou ses instants de découragement lorsqu'il se perd dans ce labyrinthe de groupuscules musulmans. Chaque chapitre est l'occasion d'incroyables révélations sur l'Internationale du crime qui sévit dans cette région du monde. On finit ce document de 540 pages essoufflé d'avoir tant parcouru le monde et éfrayé de ce que l'on a découvert. Le centre du monde terroriste n'est pas à Bagdad - n'en déplaise à George W. Bush. Mais plutôt dans un triangle infernal composé du Pakistan, de l'Afghanistan et du Yémen. La guerre en Irak à peine terminée, d'autres fronts beaucoup plus dangereux sont apparus... La guerre ne fait que commencer.

- Pourquoi vous êtes-vous intéressé à Daniel Pearl, enlevé puis assassiné l'année dernière au Pakistan ?

- J'ai tout de suite senti que son affaire était exemplaire et hors norme. Par la brutalité du crime d'abord, par la haine qu'elle suppose ensuite, mais aussi par la personnalité des acteurs et des organisations qui y sont mêlés.

- Quel a été le cerveau de cet enlèvement ?

- Un personnage très étrange qui s'appelle Omar Sheikh. Il est d'origine pakistanaise, mais anglais. Ancien élève de la London School of Economics. Fils de famille archibrillant, cultivé, pas spécialement fondamentaliste. Or ce musulman européen, ce modèle d'intégration réussie, ce nani, voilà que, du jour au lendemain, après un voyage dans la Bosnie en guerre, il devient ce nouveau possédé, ce terroriste sanguinaire qui organise l'enlèvement puis la décapitation de Daniel Pearl.

- Son passage en Bosnie vous désarçonne, car il accrédite l'idée qu'il y a eu là-bas des brigades internationales...

- Je l'ai toujours su. Et c'était même l'une des raisons pour lesquelles je réclamaï, à l'époque, une intervention occidentale : "Plus nous tardons, plus nous donnons aux Bosniaques le sentiment que l'Europe les abandonne, et plus nous prenons le risque de les précipiter dans les bras des combattants fondamentalistes." Mais là, c'est vrai que ce cas d'Omar, le visage de ce futur assassin dont je comprends qu'il arrive à Sarajevo

en même temps que moi ou presque, me saute à la figure. Alors, je retourne en Bosnie. Je revois le président Alija Izetbegovic. Je cherche les gens qui ont pu connaître cet homme, les traces qu'il a pu laisser.

- Quels traits de caractère communs trouvez-vous à tous ces soldats de la religion ?

- C'est un drôle de mélange. Des assassins, bien sûr. Des barbares. Des types qui, après avoir égorgé Pearl, sont capables de le découper en dix morceaux pour l'enterrer. Et puis, à côté de ça, des amateurs, des Pieds-Nickelés, avec une vraie dimension de ridicule. Omar tombant malade chaque fois qu'il est à la veille d'une action. Ou bien la scène où on voit un journaliste demander à Ben Laden de justifier théologiquement le fait que, parmi les victimes du World Trade Center, il ait pu y avoir des musulmans : "Tu essaies de me piéger, dit Ben Laden, méfiant, presque vexé... mais reviens demain, je me renseigne et je te réponds."

- Omar, dites-vous, fut l'une des pièces maîtresses de l'organisation des attentats du 11 septembre.

- Je découvre que c'est un membre important : d'Al-Qaïda et qu'il fait partie des gens qui ont aidé Ben Laden à mettre ses finances en ordre. Al-Qaïda est un gang, une mafia, un système d'extorsion de fonds et de racket, une machine à fric qui sert, aussi, à enrichir ses chefs. Eh bien ! Omar Sheikh est là-dedans. L'ancien élève de la London School of Economics met tout son savoir-faire au service de Ben Laden. Il fait partie des quelques personnes qui, dans son entourage, ont été capables, par exemple, de spéculer à la baisse sur les actions qui allaient être le plus affectées par les attentats suicides. Et ma conclusion, c'est qu'il fait également partie, en liaison avec les services secrets pakistanaï, des gens qui ont mis en place le financement du 11 septembre.

- Ben Laden est-il la tête de réseau de la nébuleuse Al-Qaïda ?

- Je n'en suis pas sûr. Car c'est une autre conclusion de mon enquête : Ben Laden, lui-même, a des maîtres, des tuteurs, des inspireurs qu'on ne voit pas mais qui le dirigent en secret. Tel ou tel général des services secrets pakistanaï. Tel grand imam. Ou bien ce fameux Gilani sur la piste duquel était Daniel Pearl et dont j'ai retrouvé, à mon tour, la trace. C'est un personnage complètement occulte, qui a commencé sa carrière aux Etats-Unis et qui y dispose encore d'un groupe de militants. L'une de mes hypothèses, c'est que Pearl est mort parce qu'il était sur la piste de cet



1. Bernard-Henri Lévy dans la vallée du Panshir en février 2002, lors de sa mission pour le gouvernement français. 2. Lors de son enquête, BHL a pénétré dans la mosquée Binori Town, le sanctuaire des fondamentalistes, qui a hébergé et protégé Oussama Ben Laden.

homme, le Don Corleone d'Al-Qaïda.
– L'organisation que vous esquissez fait froid dans le dos...

– Oui. Parce qu'elle est mobile, protéiforme, et qu'elle casse toutes les logiques terroristes auxquelles nous étions confrontés jusqu'à présent. On dit "les États terroristes". D'accord. Sauf que le terrorisme moderne, celui qui tue Daniel Pearl et sur lequel j'ai enquêté, est un terrorisme transnational. Un monstre froid sans Etat. Une O.n.g. du crime, à cheval sur plusieurs États.

– Les Américains se sont-ils alors trompés de cible en attaquant l'Irak ?

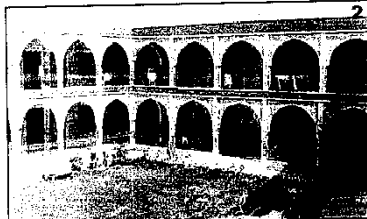
– En un sens, oui. Car s'il fallait nommer l'Etat qui lui servait de base arrière, ce n'était pas l'Irak mais le Pakistan. Ben Laden s'est caché au Pakistan. Il s'y est fait soigner. Il a séjourné dans l'une des grandes mosquées de Karachi où je suis entré et qui s'appelle Binori Town.

– Le président pakistanais Moucharraf est-il au courant que son pays est devenu la plaque tournante du terrorisme international ?

– Au courant, sûrement. Il suffit d'une journée à Karachi pour voir que c'est une ville folle, gangrenée par les islamistes, qui y sont comme poissons dans l'eau. En revanche, il est complètement impuissant. Courageux, sans doute. Ayant choisi, peut-être avec sincérité, le camp de l'Occident. Mais dominé par ses propres services secrets, qui sont le vrai pouvoir régnant sur le pays et qui sont eux-mêmes en collusion avec ce qu'il y a de pire dans la mouvance islamiste radicale.

– Au terme de votre livre, comme Pearl, vous pensez que Ben Laden et ses amis détiennent l'arme atomique...

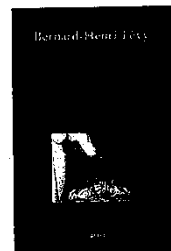
– Non. Je ne pense pas qu'ils en soient encore là. Mais tel est évidemment l'objectif. C'était le thème de la dernière enquête de Pearl. Et c'est l'enquête que, donc, j'ai essayé de reprendre à mon



tour et de finir. La conclusion de Pearl, et la mienne, c'est que vous avez au Pakistan des savants atomistes qui sont aussi des islamistes convaincus et dont la position est, en gros : "Les Américains ont la bombe... Israël a la bombe... Pourquoi les musulmans, et notamment Ben Laden, ne l'auraient-ils pas à leur tour ?"

– Avouez-le, Bernard-Henri Lévy, vous êtes plus fasciné par Omar le criminel que par Daniel la victime...

– Cela n'a rien à voir. Pearl était un juste. Un homme lumineux, extraordinaire, dont le destin me bouleverse, mais dont



A g., Pearl, 38 ans, «le fou d'infos qui vit corps et âme ses reportages». En bas : Omar Sheikh, condamné en mars 2002 à être pendu. Il a fait appel.



je comprends assez vite le fonctionnement. Le mystère, en revanche, c'est Omar. La gageure, c'est d'entrer dans la tête de ce type et d'essayer de comprendre comment il raisonne. Depuis mes premiers livres, c'est mon obsession. Comment ça marche un fasciste. Ou un stalinien. Et aujourd'hui, donc, un islamiste. J'ai écrit un roman, naguère, qui s'appelait "Le diable en tête". Eh bien ! ce livre-ci c'est un peu "Dans la tête du diable"...

– Avez-vous eu peur pendant vos douze mois d'enquête ?

– Parfois, oui. J'enquêtai sur un sujet – la mort de Pearl – tabou à Karachi. J'abordais d'autres sujets – la question du programme nucléaire pakistanais – qui sont, également, des sujets interdits. En plus de ça, je suis juif. Et, en plus de tout, j'avais un passé terriblement mal vu dans ce pays puisque j'ai couvert à 20 ans la

guerre de libération du Bangladesh que les Pakistanais vivent, aujourd'hui encore, comme une terrible blessure. Tout ça n'était pas fait pour me faciliter la tâche. J'ai rusé, parfois menti, raconté que j'écrivais un roman, pris des rendez-vous à Islamabad alors que je me rendais à Karachi, ou l'inverse.

– Dans cette titanesque bataille entre l'Occident et le terrorisme, quelles chances nous donnez-vous ?

– Je pense que les démocraties l'emporteront mais que ce sera long. C'est une affaire aussi énorme que la bataille contre le communisme. Elle se livrera, cette nouvelle bataille, sur deux fronts. L'islamisme radical contre l'Occident, bien sûr. Mais aussi, à l'intérieur même de l'islam, cette vraie guerre de civilisations que sera l'affrontement des radicaux et des modérés. Il faudra aider les femmes algériennes ou afghanes. Les intellectuels marocains et égyptiens. Il faudra soutenir toutes les forces qui, dans l'islam, luttent pour les lumières, la démocratie. Je n'ai pas changé d'avis, vous voyez, depuis le temps où j'appelais à soutenir les musulmans laïcs de Bosnie ou à voler au secours du commandant Massoud contre les talibans. ■

« Qui a tué Daniel Pearl ? », de Bernard-Henri Lévy, éd. Grasset, 540 pages, 20 euros.